

BEATE KLARSFELD: LE COURAGE DU SCANDALE

Beate Klarsfeld, une Allemande de 35 ans, mariée à un Français, vient d'être condamnée à deux mois de prison fermes par le tribunal de Cologne pour tentative d'enlèvement sur la personne de Kurt Lischka, 64 ans, ancien nazi, chef adjoint de la Gestapo à Paris pendant la guerre. En sacrifiant la morale à la loi, en refusant de regarder en face ce passé qui n'en finit pas de revivre, la justice allemande a soulevé l'indignation générale. Et ceci à l'heure même où le président Giscard d'Estaing et le chancelier Schmidt tentent une fois pour toutes de régler le problème - maintes fois évoqué et toujours évité - des criminels nazis condamnés en France par contumace et toujours en liberté en Allemagne ou ailleurs. En face de ce mur d'incompréhension et d'attentisme, Beate Klarsfeld mène un combat solitaire en manifestant partout sa foi en l'honneur de son pays, en la valeur de la lutte contre l'antisémitisme. Est-elle folle ? Son témoignage donne, s'il en était besoin, la preuve du contraire.

— Êtes-vous Juive ?

— Non pas du tout.

— Avez-vous souffert de la guerre ?

— Non.

— Votre père a-t-il fait partie des S.S., était-il inscrit au parti nazi ?

— Non, il a fait la guerre comme fantassin.

Dans ce petit appartement calme et propre, Beate Klarsfeld ne ressemble pas au personnage qu'on lui fait jouer dans la presse : elle n'a rien d'une passionaria dangereusement hystérique. Au contraire, un visage aux lignes douces, une bouche un peu trop grande mais souriante, le regard droit concourrent à donner une impression de réassurance et de pudeur extrême.

— Alors si vous n'êtes pas Juive, si vous n'avez pas subi la guerre, si vous n'avez pas de reproches à faire à la génération précédente, quels sont les motifs de

vosre action... Pour quoi, pour qui vous battez-vous ?

Beate sourit. On lui a posé tant de fois la question. La réponse ne tient pas en un mot. L'histoire de Beate c'est aussi la nôtre, celle de la génération des « Hitler-connaiss-pas ».

En 1939 Hitler entre à Prague. Beate naît à Berlin. Son père, soldat du côté de la Normandie, puis sur le front de l'Est est rapatrié en 1945. La vie continue...

« Mes parents faisaient simplement partie de cette majorité silencieuse et passive qui a permis à Hitler de parvenir au pouvoir démocratiquement. Après la guerre, ils n'ont absolument pas changé leur manière de voir la vie. Ils n'avaient rien oublié mais n'avaient rien compris non plus. »

Beate, élevée dans la religion protestante, et pratiquante, suit une école de secrétariat. Une existence en ligne droite dans une

ville coupée en quatre : Berlin.

« J'étais une jeune fille aveugle et inconsciente. Chez moi on ne parlait jamais de politique et surtout pas du passé. En classe les professeurs nous délivraient, avec gêne vu leur âge, un minimum d'informations. Je n'avais aucune curiosité... à peine si Berlin m'étonnait un peu. Cette ville en ruines occupée par quatre nations différentes et en armes ! »

En 1960, cette sage jeune fille prend le train et arrive à Paris. Et là, un étonnement douloureux.

« On me faisait ressentir ma nationalité comme une tare. J'étais Allemande donc coupable. Pour comprendre je me jetais donc dans les livres d'Histoire. J'apprenais tout ce que j'aurais dû savoir. A cette époque, j'ai rencontré dans le métro à la porte de Saint-Cloud un étudiant en Histoire qui portait des lunettes et prénommé Serge. Nous avons

parlé... il m'a conseillé des lectures. Après quelque temps il a jugé qu'il pouvait me présenter à sa mère. Le père de Serge était mort à Auschwitz. Serge est Juif. Sa mère m'a accueillie avec beaucoup de sérénité et une grande douceur. Elle s'est toujours refusée à généraliser et à étendre la culpabilité des crimes nazis à tout le peuple allemand. Elle m'a raconté son mariage et la nuit tragique où en se livrant aux Allemands le père de Serge avait sauvé sa famille. »

Elevée dans l'ignorance Beate a donc découvert en même temps que l'amour, la haine. Tandis que son père se battait dans l'armée, cette même armée assassinait son beau-père. Étrange famille, étrange couple que celui de Serge et Beate. Mariée en 1963, Beate travaille pendant trois ans à l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse (O.F.A.J.) et écrit un

BEATE KLARSFELD

petit ouvrage qui ne passe pas inaperçu : un « Guide-manifeste pour les jeunes filles au pair ». Au début de l'année 1966 Arno, son fils, vient au monde.

Cette année-là Kurt Georg Kiesinger dont la carte de membre du parti nazi portait le n° 2633930, président du land de Bade-Wurtemberg, est élu chancelier de l'Allemagne fédérale. Quelques voix s'élèvent : Gunter Grass, Karl Jaspers et Beate Klarsfeld dans un article de « Combat ».

« Il faut comprendre la différence entre culpabilité et responsabilité. »

« On ne peut dire que l'Allemagne entière est coupable des crimes passés : »

Il s'est tout de même élevé des voix dans la période la plus noire du nazisme comme celles de Hans et Sophie Scholl pour protester (1). En revanche nous sommes tous responsables : le massacre de six millions de Juifs est une tache noire qui ne s'efface pas d'un haussement d'épaule. Moi, en tant qu'Allemande je veux assumer mes responsabilités, c'est-à-dire réhabiliter moralement le peuple allemand, lui montrer où est son devoir. Celui-ci consiste à éviter par-dessus tout l'accession au pouvoir politique d'anciens nazis, obtenir la condamnation de ceux qui vivent encore tranquillement en Allemagne et ailleurs. Et aussi empêcher que pareils massacres ne se reproduisent jamais, où que ce soit.

Pendant un an Serge et Beate accumulent de la documentation un peu partout en France et en Allemagne. Ils prennent partout des contacts, rencontrent Simon Wiesenthal. Mais celui-ci ne s'intéresse qu'aux bourreaux des camps, aux S.S., pas aux fonctionnaires nazis. « Et pourtant s'écrit Beate, entre le bourreau sadique des camps et celui qui excite son sadisme par tous les moyens y a-t-il réellement une

différence. » Ils recueillent des preuves abondantes contre Kiesinger, mais découvrent aussi que les anciens nazis sont partout à des postes élevés : ainsi Walter Haller, un des plus hauts magistrats d'Allemagne, a adhéré au parti nazi le même jour que Kiesinger et était de plus membre des S.A... Un an de documentation si minutieuse et si solide que Beate et Serge peuvent écrire une petite brochure précise et accablante : « Kiesinger ou le fascisme subtil », un an de voyages et de fatigue qui au bout du compte se heurte au silence. Beate a fait la plupart des salles de rédaction françaises et allemandes sans écho... ou presque. « Je me suis heurtée au mur du silence du pouvoir économique et politique. » On me disait : « A quoi bon réveiller le passé ! » Mais moi je ne veux pas réveiller le passé, je veux qu'il disparaisse, que l'Allemagne soit purifiée. J'en suis donc venue à ce geste de pure provocation : une gifle. Une gifle tout simplement l'Administrée à Kiesinger le 7 novembre 1968, à Berlin, en plein congrès du C.D.U. devant toute la presse. » Beate est arrêtée puis relâchée. La presse s'agite. On la traite d'hystérique. Gunter Grass — qui partage pourtant son opinion — la condamne pour la forme de son acte. Heinrich Böll, un des plus grands écrivains allemands

catholiques, lui envoie des fleurs et lui dit « Merci ». Beate est

lancée presque malgré elle dans une aventure qui la dépasserait peut-être si elle n'était solidement épaulée par Serge, si elle ne revenait pas régulièrement retrouver Arno sur lequel veille sa grand-mère paternelle.

Jusqu'en 1969, elle parcourt l'Allemagne faisant campagne contre Kiesinger pour finir par se présenter aux élections de septembre 69 contre lui. Cette fois Arno est de la partie. « D'abord parce que je n'avais personne en France pour prendre soin de lui en mon absence et aussi parce que, si petit soit-il, il me semblait que les images auxquelles il était confronté pouvaient être en quelque sorte des éléments de base pour son éducation. Pour lui la situation ne sera pas simple : Français d'un côté, Allemand de l'autre, Juif d'une part, protestant d'autre part. Je veux qu'il sache que sa mère a fait partie de ceux qui avaient à cœur l'honneur de l'Allemagne. » Pour l'Allemagne l'année 69 est grave

qui voit le N.P.D., le parti néonazi, se renforcer en Bavière et même prétendre à des sièges au Bundestag. Pendant cette année Beate se découvre des supporters. Bien entendu pas dans la génération de ses parents : sa mère qu'elle va voir à Berlin critique violemment son geste vis-à-vis de Kiesinger ; mais la jeunesse, de Rudi-Dutschke jusqu'à Hugo Mahler en passant par les modérés la soutiennent vigoureusement. « Les Allemands en général, et surtout la génération de nos parents manquent totalement de sens critique. L'ordre, la force, la hiérarchie les subjuguent. Par contre la jeunesse bouge lorsqu'il le faut : en 1969 lors des manifestations organisées contre le N.P.D. les jeunes ont pu à la fois faire ressortir la violence latente qui existait au sein de ce parti, et faire prendre conscience à l'Allemagne du danger qu'elle courait si le N.P.D. obtenait des voix au Bundestag. Les jeunes m'ont aidée contre Kiesinger, ils ont soutenu Brandt. En fait leur action est à mon avis plus morale que politique. En revanche, je leur reproche leur attitude in-

Les criminels de guerre nazis et la justice

En 1954, lors des accords germano-alliés, la France interdit aux Allemands de rejurer les criminels de guerre nazis déjà condamnés en France. Cela pour éviter qu'un deuxième jugement ne les absolve. Par ailleurs la constitution allemande refuse l'extradition, c'est-à-dire que le gouvernement allemand ne livre jamais aux pays qui les réclament les criminels réfugiés sur son territoire. Les anciens nazis, jugés pour la plupart par contumace en France (procès par contumace : a lieu en l'absence de l'accusé) se sont donc installés en R.F.A. Le général Lammerding, responsable du massacre d'Oradour-sur-Glane, a ainsi vécu tranquillement jusqu'à sa mort en 1971.

La Convention franco-allemande de Bonn de 1971 (« Convention Lammerding ») prévoit que les criminels nazis vivant en R.F.A. seront rejugés par les tribunaux allemands. Pour être appliquée, cette Convention doit être ratifiée par le Bundestag.

Jusqu'à cette année, il n'en avait pas été question. Lors de leurs récents entretiens le chancelier Helmut Schmidt s'est engagé auprès du président Giscard d'Estaing « à faire tout son possible pour que la ratification de la Convention Lammerding ait lieu avant la fin de 1974 ». Mais il a à compter avec l'opposition passive d'un certain nombre de députés et hauts fonctionnaires au lourd passé, dont Ernst Achenbach, rapporteur du projet à la commission des Affaires étrangères (carte du parti nazi n° 3.143.496), semble être le porte-parole officieux. Celui-ci se faisant fort d'empêcher la ratification de la Convention Lammerding, réclame une amnistie générale « pour en finir avec le passé... sortir du cercle infernal de la vengeance et accorder la priorité au pardon » !... Un esprit de charité auquel il eût été souhaitable de faire appel trente ans plus tôt.

(1) Hans et Sophie Scholl avaient avec quelques étudiants à Pâques 1943 rédigé et distribué des tracts stigmatisant, au nom de l'Allemagne, le nazisme et ses crimes. Il n'y eut aucune réaction. Ils furent arrêtés et décapités à la hache.

différente vis-à-vis d'Israël. » Israël problème brûlant entre tous : par sa famille adoptive Beate incontestablement se sent liée à Israël mais aussi par le passé de son pays...

— Le massacre de six millions de Juifs rend l'Allemagne totalement solidaire du peuple juif. Au nom de mon pays, je m'élève contre tous ceux qui torturent ou massacrent encore les Juifs, contre ceux qui pratiquent l'antisémitisme.

— Mais, précisément, quelle est votre position personnelle vis-à-vis d'Israël ?

— Je me juge solidaire du peuple juif mais cela ne m'autorise pas à juger sa politique. Mon attitude est morale, pas politique.

"Je suis attachée à l'Allemagne, je ne renie rien de mon pays."

« Au contraire, j'espère de toutes mes forces la réunification des deux Allemagnes : il y a deux Etats mais un seul peuple. J'aimerais que ce peuple retrouve une santé morale, efface son passé de telle sorte que personne ne redoute son unité nouvelle. Mais ceci n'est pas pour demain ». « Je suis une Allemande réunifiée » aime-t-elle à dire et elle ajoute « il est aussi difficile qu'exaltant d'être Allemand ». Parce qu'elle tente d'exorciser le passé, parce qu'elle a épousé Serge Klarsfeld, parce qu'elle se bat pour son pays et contre lui. Après l'élection de Willy Brandt l'activité de Beate se tourne vers les pays de l'Est partout où se manifeste l'antisémitisme. En août 70 elle s'enchaîne symboliquement à un arbre à Varsovie. Elle distribue des tracts d'information. Elle est aussitôt expulsée. Elle récidive en février 1971, à Prague, à l'occasion du procès de cinq jeunes trotskystes juifs. Après une nuit d'internement, elle est à nouveau expulsée. Ce même mois, un accord franco-allemand est signé à Bonn qui permettra de traduire devant les tribunaux fédéraux les criminels nazis condamnés en France par contumace. Mais cet accord doit être ratifié par le Bundestag (voir encadré). Pour mettre en lumière l'urgence de l'application de ce traité, le 22 mars 1971 Beate et son mari ainsi qu'un ami tentent d'enlever Kurt Lischka, ancien chef du service anti-

A mes yeux, la seule réalité politique qui compte c'est la reconnaissance d'Israël par l'O.N.U. en 1949.

Lorsqu'en 1969, Willy Brandt est élu et devient chancelier d'Allemagne fédérale, il incarne la nouvelle Allemagne : celle qui a clairement refusé le nazisme dès avant la guerre — Willy Brandt s'était réfugié en France pour des raisons politiques en 1937. Pour la première fois, il regarde vers l'Est. Pour la première fois, un espoir de réunification naît au cœur des Allemands et Beate la « privapolitikerin » « la petite politicienne privée » comme la surnomment les journaux — Beate croit en lui et de nouveau à l'Allemagne.

Juifs de la Gestapo à Berlin puis chef adjoint de la Gestapo en France. L'enlèvement est un échec mais l'arrestation de Beate soulève l'indignation générale. Vladimir Jankélévitch écrit dans « Combat » en 1971 : « Pour l'instant la mauvaise volonté de la justice allemande l'emporte sur la bonne volonté du chancelier Brandt... Beate Klarsfeld nous est deux fois précieuse, elle est la mauvaise conscience d'un peuple abruti par la dérision de son enrichissement immérité et elle accomplit la promesse que les juges de Nuremberg nous avaient faite et qu'ils n'ont pas tenue : « Poursuivre les criminels du plus grand crime de l'Histoire jusqu'au bout de la terre ». Beate est relâchée un mois plus tard. Mais elle sait que le nazisme est encore vivant... et encore vivace. « Regardez : Ernst Achenbach est député au Bundestag, pour ne citer que lui parmi des centaines d'anciens nazis tranquillement installés en Allemagne. Walter Rauff est haut fonctionnaire de la Sûreté au Chili, Barbie vit en Bolivie et dirige une maison d'import-export. Le nazisme peut renaître aujourd'hui. Il suffit d'un pays en crise, d'un gouvernement faible et d'un peuple veule. »

Après la tentative d'enlèvement de Lischka, Serge est licencié. « Il travaillait dans une compagnie multinationale — la Compagnie Continentale — spécialisée dans le commerce des céréales.

Or il se trouve que Kurt Lischka était fondé de pouvoir de la « Krucken », une firme également spécialisée dans le commerce des céréales et ayant des contacts étroits avec la Compa-

gnie Continentale. Le lien de cause à effet paraît évident... Mais nous avons toujours su que la tâche que nous nous étions assignée exigerait des sacrifices, et nous étions prêts. »

"Nous avons eu des moments très durs : en juillet 71, nous devons par manque d'argent changer complètement notre vie."

« Nos dossiers s'entassaient un peu partout, de plus en plus haut tandis que baissait le niveau de nos finances. Heureusement nous nous sentons aidés : un inconnu qui m'a envoyé des fleurs quotidiennement lorsque j'étais incarcérée à Cologne, paie la caution qui me libère (45.000 F). Les témoignages d'aide ou de sympathie affluent, nous ne pouvons plus nous arrêter : après Lischka, nous nous intéressons à Hagen. Celui-ci, au moment de l'occupation, avait été chargé de perquisitionner et de confisquer les archives de la L.I.C.A. (Ligue Internationale Contre l'Antisémitisme). Nous allons à Warstein où habite Hagen distribuer des tracts à la population expliquant qui est Hagen ».

Après Hagen, Barbie. Beate est maintenant une fine technicienne. Si on ne l'écoute pas, si on se refuse à l'entendre, elle manifeste : elle s'enchaîne sur un banc devant la Transmaritima Boliviana, firme de Barbie. Et entre-temps elle ne cesse de collaborer avec la L.I.C.A. (elle est membre du comité central), elle écrit un livre — somme de toute sa documentation — qui explique clairement son but, intitulé « Partout où ils seront ». Infatigable, globe-trotter de la justice, elle irrite et suscite l'admiration, inquiète et force les convictions. Est-ce une forte femme, indépendante et libre, une Walkyrie romantique, une Jeanne d'Arc d'aujourd'hui ? Pas du tout. Ce n'est qu'une jeune femme lisse et douce, berçant un bébé joufflu. On croit rêver !

— Le fait d'être femme ne vous a-t-il pas handicapées ?

— Pas vraiment. Je me suis introduite dans un monde d'hommes et j'ai agi sans demander la permission avant. Je ne crois pas que ma condition de femme ait

été un handicap mais elle ne m'a aidée en rien. On peut même se demander si les réactions eussent été les mêmes si Klesinger avait été giflé par un homme !...

Arno entre en coup de vent dans le salon : « Tu viens, maman... » Elle dit : « Je ne peux plus le tenir, nous partons dans deux jours en vacances, heureusement. » Elle défroisse la robe de Lida, sa fille née il y a un an, corrige la mèche d'Arno.

— Vous avez voulu assumer un passé très lourd. Est-ce que vous êtes heureuse ?

— Pour moi le bonheur ce sont mes enfants et Serge. Mais c'est aussi la certitude d'avoir fait un choix conforme à ma conscience, et peu à peu de réussir les objectifs que je m'étais fixés en dépit des arrestations, des tracasseries de toutes sortes. Ce choix, n'importe qui peut le faire, il s'agit simplement de faire un peu moins de place au confort quotidien et un peu plus aux exigences de la morale. En faisant cela, j'ai obtenu une certitude : un individu démuné, seul, sans relations peut, s'il en a le courage et la volonté, faire éclater la vérité.

— Il faut du courage ?

— Un certain courage : celui du scandale.

« Béni soit celui par qui le scandale arrive » écrivait Vladimir Jankélévitch à propos de Beate Klarsfeld. Celle-ci nous donne en effet un exemple admirable. Et six millions de Juifs assassinés, voilà certainement un des plus grands crimes de l'Histoire. Mais au bout du compte gardons-nous d'oublier que d'autres crimes en d'autres noms ont été commis aussi aveuglément, aussi atrocement partout dans le monde où la compréhension a fait place à l'oppression. Ce n'est sûrement pas Beate la courageuse qui nous contredira. ■